

Tout bouge de l'autre côté de la fenêtre : arbres en papier, machines jouets, maisons de brindilles, chiens de paille. Une tache d'écume envahit les rues, laissant au passage de l'eau, des algues, des objets cassés, jusqu'à la vague suivante qui balaye tout. La marée arrache ce que le vent ne parvient pas à abattre. L'immeuble résiste à l'assaut de la mer. À l'intérieur, les coursives sont remplies de visages effrayés et de gens qui récitent des instructions et des évidences ("restez calmes, camarades, ça ne va pas durer"). Tous s'expriment à la fois (vingt disques rayés tournant en même temps) : tous disent la même chose avec des mots différents, comme dans la file d'attente ou au meeting – manie de parler : douze millions de disques rayés qui piaillent sans cesse. Le pays entier est un disque rayé (tout se répète : chaque jour est la répétition du précédent, chaque semaine, chaque mois, chaque année ; et, de répétition en répétition, le son se dégrade jusqu'à n'être plus qu'une

vague évocation méconnaissable de l'enregistrement original – la musique disparaît, remplacée par un incompréhensible murmure sableux). Un transformateur explose au loin et la ville est plongée dans l'obscurité. L'immeuble est un trou noir au milieu de cet univers qui n'en finit pas de s'effondrer avec fracas. Plus rien ne fonctionne, mais on s'en fiche. On s'en fiche toujours. Comme un disque rayé, qui se répète sans cesse...

Le vent s'infiltré à travers les fentes, les tuyauteries sifflent, l'immeuble est un organe commun aux familles qui l'habitent. Rien ne ressemble à la musique d'un cyclone : elle est unique, reconnaissable entre toutes, d'une qualité sans égale. Dans le petit appartement, les murs peints d'une couleur indéfinissable, sans ornements ni images, s'accordent avec les quelques meubles, le téléviseur en bois, le tourne-disque russe, la vieille radio, l'appareil photo pendu à un clou. Le téléphone décroché et les livres par terre. L'eau se glisse par les fenêtres, les murs dégoulinent et des flaques d'eau se forment sur le plancher. De la boue. De la crasse, encore de la crasse. Un disque rayé et crasseux. Des millions de disques rayés et crasseux. La vie tout entière n'est qu'un disque rayé et crasseux. Répétition sur répétition du disque rayé du temps et de la crasse.

Dans la cuisine, deux boîtes de lait concentré, de la semoule de maïs, un paquet de biscuits. À côté

un œuf, un morceau de pain, un flacon de rhum. Deux ou trois légumes flétris et moisissés. Le mixeur sur le rebord de l'évier ; la poêle sur le feu (la graisse sur le mur) et le frigidaire des années 50, vide et éteint, la porte ouverte. Dans la chambre, le lit est au centre. La salle de bain est minuscule, sombre, sans eau. La douche ne sert pratiquement pas : la cuvette et la cruche la remplacent. Le tube de pâte dentifrice, le déodorant, le rasoir : une cicatrice se dessine dans le reflet du miroir cassé.

Il sort sur le balcon où une rafale de vent le fouette. Anonyme dans l'immensité de la tempête, abandonné à son sort, répétant le disque rayé de la vie et de la mort, il allume une cigarette face à cette carte postale de fin du monde. Encore et encore, comme un disque rayé, il se demande pourquoi tout semble immuable en dépit de la violence de chaque mutation. L'immeuble résiste, oui, mais tout le reste s'enfonce dans les algues et les choses mortes laissées par la marée. Il finit par sourire : au fil des jours, la mer guérira de sa fièvre tropicale et le cycle répétitif du quotidien retrouvera, comme un disque rayé, le chemin de la normalité.

Le disque rayé du travail. Le bureau, la photo du dirigeant, la table métallique, la chaise aux hémorroïdes, la grosse vieille machine à écrire, le stylo-bille à côté, les papiers jaunis, les tampons, le téléphone. Le chef arrive. Double menton en avant, il défroisse d'un geste sa guayabera blanche et se racle la gorge avant de parler. Sa voix rappelle la flûte quand il reçoit des ordres et le trombone quand il en donne. Comme à présent. En sortant du bureau, il laisse l'écho d'une porte claquée et lui reste enfin seul dans son bureau, plus noir, plus maigre et plus nerveux que d'habitude. Un peu plus soumis aussi.

Le téléphone sonne et le Noir maigre et nerveux répond sans grand entrain. Il n'entend qu'un bruit de fond – vraiment de fond, comme un disque rayé – et il raccroche. Il va à la fenêtre allumer une Popular. La vie s'arrête sous ses yeux et il ne s'en étonne pas. Il pense qu'il en a finalement toujours été ainsi, une torpeur déguisée en mouvement. Il jette un coup

d'œil à sa montre automatique soviétique : dix heures du matin, et il en a déjà marre du boulot. C'est vrai qu'il ne l'a jamais aimé, mais à présent il n'en peut vraiment plus (et aussitôt, entre parenthèses, il se demande quand cet à présent a commencé). Soir après soir il rentre dans son appartement solitaire qui retourne à la solitude chaque matin après son départ. Les voisins ? Un tas de disques rayés sans intérêt. Le comité ? Il suffit de faire profil bas, de lancer quelques "*viva !*" et on n'a pas d'ennui.

En fait, personne n'en a rien à fiche de personne.